

«Le conflit en Syrie a ramené la guerre au Liban»

PAR JOSEPH CONFAVREUX
ARTICLE PUBLIÉ LE VENDREDI 14 OCTOBRE 2016

Alors que les militants du Hezbollah sont engagés auprès du régime de Bachar al-Assad dans l'écrasement de la rébellion à Alep, la chercheuse Erminia Chiara Calabrese publie un ouvrage sur les militants de ce parti réputé pour son opacité, et examine leur rapport à l'engagement, au Liban comme en Syrie.

Militer au Hezbollah – Ethnographie d'un engagement dans la banlieue sud de Beyrouth (Karthala) constitue l'un des rares ouvrages à aller au-delà des reportages superficiels, des fantasmes enfouis, des condamnations *a priori* ou des défenses de principe du sulfureux parti chiite libanais, devenu en moins de 20 ans la principale force politique libanaise et un acteur militaire incontournable dans la région.



Erminia Chiara Calabrese, en poste au CNRS-IREMAM (Institut de recherches et d'études sur le monde arabe et musulman) où elle conduit actuellement une recherche sur l'engagement militaire du Hezbollah en Syrie depuis 2011, a arpenté pendant six ans la banlieue sud de Beyrouth. À partir de ce terrain, elle montre que la façon de « vivre le Hezbollah », au-delà du modèle « intégral » exigé par le parti, est « très variée, ainsi que la densité ou l'intensité de la réception des normes et de l'idéologie ».

Si les profils des militants sont plus hétérogènes que l'image qu'on a souvent d'un parti de dévots issus des classes populaires, et si le « parti de Dieu » est moins monolithique que ne le disent les approches idéologiques ou géopolitiques, il demande toutefois « une fidélité à toute épreuve et une discipline très rigoureuse » qui ne laisse pas de marges infinies à ses membres...

Mais Erminia Chiara Calabrese montre que l'adhésion au parti est d'abord liée à des motifs politiques, et inscrite dans des trajectoires familiales ou des réseaux de quartier, avant d'être religieuse, même si la dimension chiite et le poids de la référence à la révolution iranienne de l'imam Khomeiny demeurent essentiels. Après avoir subverti les « règles du jeu politique au Liban » et gagné sans cesse en puissance depuis 1992, d'autant plus depuis la « victoire » sur Israël en 2006, les membres du parti dirigé par Hassan Narallah avaient accueilli avec satisfaction les révolutions tunisienne et égyptienne de 2011, et avec une certaine neutralité la révolte contre le régime de Bachar al-Assad.

Cinq ans après, alors que les attentats djihadistes ont endeillé plusieurs fiefs du Hezbollah et que la rhétorique confessionnelle du conflit régional n'a cessé de s'accroître, ils ont jeté toutes leurs forces dans la bataille menée par les troupes du régime et l'aviation russe, notamment à Alep. Une situation qui entraîne une « redéfinition des enjeux politiques et identitaires du Hezbollah ».

Comment fait-on une ethnographie des militants du Hezbollah, un parti réputé pour son opacité et sa méfiance ?

Le Hezbollah est effectivement une organisation qu'on ne peut pas saisir facilement, surtout quand on s'intéresse à sa structure interne. En outre, après la guerre de 2006, quand une journaliste israélienne a réalisé un reportage clandestin dans la banlieue sud de Beyrouth, le parti a donné l'ordre interne de ne pas parler avec quiconque d'extérieur au parti. Mon travail a été rendu possible grâce à des réseaux de connaissances et d'amitiés nouées avant le début de cette recherche au sein du milieu militant de ce parti

et grâce à mon expérience d'enseignement dans une école du Liban-Sud. C'est ma longue immersion dans la banlieue sud de Beyrouth, où j'ai vécu plusieurs années, qui m'a permis de vivre la quotidienneté des militants de ce parti.

Que signifie militer au Hezbollah, par rapport à d'autres partis libanais ?



Logo officiel du Hezbollah

C'est un parti englobant, au sens où chaque activité de la vie sociale, publique et privée, est encadrée par l'idéologie du parti. Seuls ceux qui adhèrent de manière totale au parti peuvent être considérés comme membres de celui-ci. Le Hezbollah entre dans tous les aspects de la vie quotidienne et exige de ses membres qu'ils suivent formations et événements organisés par le parti, que ce soit pour les hommes ou pour les femmes, même si ces dernières ne peuvent pas devenir officiellement membres du Hezbollah. Elles peuvent néanmoins s'engager pour le parti, et depuis 2000, il s'est davantage ouvert aux femmes, dont certaines ont même accédé à des postes de responsabilité.

Quelles différences faites-vous entre les « membres », les « partisans » et les « sympathisants » ?

J'ai constaté qu'il existait différents types d'identification au parti qui peuvent se résumer en trois cercles concentriques. Le noyau militant de ceux qui se considèrent comme « membres » du parti sont désignés comme les « éléments mobilisés », *tabia* en arabe. Autour de ce noyau dur gravitent deux catégories. Les « partisans » sont ceux qui se définissent comme soutiens du parti, mais avec un engagement plus distancié. Le parti ne rentre pas forcément dans tous les aspects de leur vie, par exemple dans la façon de vivre l'islam comme le parti le conçoit.

Même s'il y a, dans ce cas, de la distance par rapport au modèle d'adhésion totale voulu par le parti, dans les moments de crise ou de guerre, comme par exemple le conflit en Syrie, l'écart de sens entre le membre et le partisan tend à disparaître. Les « sympathisants » ont, quant à eux, des profils beaucoup plus variés, qui vont de communistes libanais adhérant à la résistance du Hezbollah à Israël à des membres de la communauté chiite qui votent Hezbollah tout en se situant en dehors de la structure partisane du Hezbollah.

N'importe qui peut devenir membre du Hezbollah ? Quelles sont les conditions requises ?

Il faut être chiite et passer une sélection très ardue, liée d'abord à la crainte sécuritaire d'un parti qui est beaucoup espionné. Dans chaque village ou quartier, un délégué du parti observe les potentiels militants, à l'université ou à la mosquée. Mais, en général, on arrive au Hezbollah par l'intermédiaire d'amis ou de connaissances, quasiment jamais de sa propre initiative. Une fois qu'on veut adhérer au parti, on remplit alors un long questionnaire biographique touchant tous les aspects de la vie : hobbies, vie personnelle, fréquentations... Cela ressemble au questionnaire biographique qu'on demandait aux militants qui voulaient rejoindre le Parti communiste italien dans les années 1950.

Ensuite, à partir de ce questionnaire, il faut attendre quelques mois pendant lesquels le parti vérifie toutes les informations. Si tout se passe bien, on peut commencer les dix sessions de formation militante que le parti prévoit. Mais on est considéré comme « élément mobilisé » dès qu'on a achevé la troisième session. Les formations varient aussi selon qu'on veut devenir combattant, ce qui suppose un entraînement militaire ultérieur, ou s'orienter vers d'autres fonctions.

Adhérer au Hezbollah relève d'abord d'un choix politique, avant d'être religieux

Vous écrivez que le parti n'est pas si homogène que l'image qu'il se donne et qu'on en a. En quoi ?

Si on en reste aux discours, les militants répètent l'idéologie du parti et on a le sentiment d'avoir affaire à un parti homogène. Mais la façon de vivre le parti, en

pratique, demeure variable, que ce soit dans l'adhésion à l'idéologie, dans la participation aux événements et aux activités du parti, dans l'acceptation de tout ou partie de la ligne du parti. J'ai rencontré des jeunes filles qui ne portaient pas le voile, théoriquement obligatoire, tout en se considérant comme des soutiens du Hezbollah. Le parti ne se réduit pas à la structure. Il existe toute une société qui fait le parti et s'identifie à lui.

Mais si le Hezbollah n'est pas monolithique, est-il vraiment hétérogène ? Il y a le plus souvent une cohérence entre les choix politiques et les comportements individuels et vous soulignez vous-même qu'il faut une « fidélité à toute épreuve et une discipline très rigoureuse ». On n'est pas vraiment dans le pluralisme...

Le parti tend à homogénéiser et à encadrer totalement ses partisans. Mais, sur le terrain, on voit comment la mobilisation et la grille de lecture venues d'en haut sont intériorisées de manière subjective et différente, en sorte que, même s'il y a des règles, il y a aussi beaucoup de manières de les observer et de les vivre.

Comment sont conciliés les deux référentiels d'action du Hezbollah, à savoir la dimension téléologique et théologique inspirée du projet du chiïsme de Khomeiny et la dimension politique, pragmatique et territoriale, qui renvoie à la lutte contre Israël ?

Les deux dimensions politique et religieuse s'entremêlent et il est souvent difficile de les différencier, surtout pour le noyau dur des membres. Mais j'ai rencontré plusieurs partisans du Hezbollah qui, par exemple, ne reconnaissaient pas le guide iranien comme référence religieuse, ce qui est pourtant un principe du parti.

Mais adhérer au Hezbollah relève d'abord d'un choix politique, avant d'être religieux. L'entrée en militance est avant tout liée à la lutte de ce parti contre Israël. Les conférences que donne le Hezbollah dans les universités et même les mosquées portent d'abord sur des questions politiques. La connaissance religieuse vient après, même s'il est nécessaire d'être engagé religieusement.

En quoi, malgré cette dimension politique, la montée en puissance du Hezbollah a-t-elle transformé l'islam chiite libanais ?

Les militants du Hezbollah se réfèrent à une vision d'une « nouvelle religion » perçue comme « *religion authentique* », issue de Khomeiny, qui intrique sphères politique, sacrée et sociale, et que les militants opposent à la religion chiite traditionnelle. Mais le fait que le Hezbollah ait rendu la religion très visible en politique s'inscrit dans un contexte libanais plus général, où tous les partis affichent davantage leur appartenance religieuse que dans les années 1950, qu'ils soient chrétiens ou musulmans.

Qu'est-ce qui explique la résilience et la montée en puissance constante du Hezbollah depuis 1992 ?

Le Liban est fondé sur un système politique confessionnel et les partis confessionnels recrutent bien plus que les partis laïques, de gauche ou interconfessionnels, parce que l'appartenance confessionnelle est une clé d'accès au travail, aux systèmes de santé... Dans les années 1990, le Hezbollah était d'abord un parti de gestion ayant investi la banlieue sud de Beyrouth, en fournissant des services sociaux défaillants, allant du ramassage d'ordures à l'accès à l'eau potable. Cette action publique très importante, à travers une multitude

d'organisations caritatives, a beaucoup joué sur le recrutement du Hezbollah et a bénéficié de l'aide financière de l'Iran.



Poster du Hezbollah après la guerre de 2006 avec Israël

À un niveau plus subjectif, le Hezbollah a donné aux chiites une fierté politique et sociale alors qu'ils étaient la communauté la plus mise à l'écart du système politique et économique, même si cette marginalisation était sensible pour l'ensemble des populations du Sud-Liban, y compris chrétiennes. Le Hezbollah a également bénéficié de l'apparition d'une classe moyenne chiite, avec le retour au pays d'immigrants chiites enrichis, rentrés au Liban après la fin de la guerre civile.

Enfin, la fierté d'avoir chassé l'ennemi israélien demeure déterminante. En dépit des morts et des destructions, la victoire de 2006 est essentielle. Plusieurs personnes m'ont affirmé qu'elles avaient eu, alors, le sentiment d'être sorties de l'impuissance, de ne plus avoir à tendre l'autre joue lorsqu'elles reçoivent des gifles mais de pouvoir enfin répondre.

En dépit des associations caritatives, des écoles, des œuvres sociales, des associations de jeunesse, des scouts, pourquoi ne définissez-vous pas le Hezbollah comme un parti « clientéliste » ?

Parce que ces services sont dirigés seulement vers le noyau dur de ses militants, et plus particulièrement les combattants. Ce n'est pas clientéliste, car le Hezbollah

n'apporte pas son soutien à n'importe qui et tout ce réseau est mis en place en vue des exigences du combat, pour soutenir les familles, soigner les blessés...

Quant aux écoles ou aux scouts, le Hezbollah s'inscrit dans le paysage libanais, où tous les partis disposent de telles structures. Ce n'est d'ailleurs pas parce qu'on fréquente une école du Hezbollah qu'on devient ensuite membre de ce parti, et comme les écoles du Hezbollah sont réputées pour leur exigence, on voit beaucoup de familles y envoyer leurs enfants, même sans militer au parti.

L'intervention du Hezbollah en Syrie est perçue comme un « acte de défense »

Comment les membres de ce parti, qui se désigne comme celui de la résistance, s'accommodent-ils de leur combat armé contre la résistance incarnée par ceux qui combattent le régime de Bachar al-Assad ?



Bachar al-Assad en 2015

J'étais au Liban en 2011, lorsque la révolution en Syrie a éclaté. Et je n'ai pas vu au départ les militants, à la différence des cadres du parti, se sentir particulièrement concernés. Aujourd'hui en revanche, ils considèrent que ce qui se passe en Syrie est leur lutte. Alors que Hassan Nasrallah avait été le premier à saluer le départ de Ben Ali le 14 juillet 2011 et avait rendu hommage au courage du peuple égyptien rassemblé sur la place Tahrir, à partir de 2012, le Hezbollah a commencé à justifier le soutien

au régime de Bachar al-Assad en affirmant la nécessité de défendre les lieux saints du chiisme situés en Syrie, en particulier le mausolée de Sayeda Zeinab, situé dans la banlieue de Damas.

Mais le vrai tournant date de la bataille de Qousseir en 2013, ville du nord-ouest syrien limitrophe de la région de Baalbeck-Hermel, lorsque le Hezbollah a reconnu pour la première fois envoyer des combattants en Syrie. La fierté de cette « victoire » dans un moment de forte confessionnalisation du conflit syrien a accentué la mobilisation du Hezbollah en faveur du régime syrien. L'essor de l'État islamique et les nombreux attentats commis dans la banlieue sud de Beyrouth revendiqués par les djihadistes d'Al-Nosra ou de Daech ont achevé de convaincre les chiites libanais de la légitimité de l'action du Hezbollah en Syrie et de la nécessité de soutenir Bachar.

Pour de nombreux militants, l'intervention du Hezbollah en Syrie est perçue comme un « acte de défense » d'une communauté chiite libanaise qui se sent en danger. Le combat du parti est qualifié par ses militants de « guerre pour l'existence » (*harb al-wujûd*) incluant une dimension collective – celle de la présence de la communauté chiite dans la région – mais aussi individuelle et partisane, avec l'idée que si aller combattre en Syrie permet d'éviter que Daech ne prenne pied au Liban, le combat est légitime. Mais Bachar al-Assad est perçu non comme une fin, mais comme un moyen.

Des combattants du Hezbollah sont-ils actuellement présents à Alep ? Et comment justifient-ils de s'en prendre non pas à des djihadistes, mais à des civils ?

Oui, il y a des combattants du Hezbollah à Alep. Mais quand on fait des entretiens avec eux, ils parlent seulement des « fous » de Daech ou du front Al-Nosra. Les Syriens ne sont jamais nommés et cela a certainement à voir avec l'inconfort qui persiste, d'une manière ou d'une autre, de participer à cette guerre. Ils ne parlent pas non plus de Bachar, ou alors quand ils en parlent, ils en parlent comme d'un dictateur.

Mais alors qu'au début du soulèvement syrien, la plupart estimaient que ce n'était pas leur affaire, la peur des attentats et des djihadistes, comme les invectives confessionnelles qui ont pris de plus en plus de poids dans le conflit syrien, ont entraîné un changement d'attitude vis-à-vis de ce qui se passe chez le voisin syrien.

Ce changement a-t-il été déterminé par l'Iran ?



Ali Khamenei en 2006

C'est une prérogative de l'imam Khamenei que de décider de la guerre et de la paix, et le Hezbollah ne peut agir, ni contre Israël, ni en Syrie, sans le feu vert de celui-ci. Le Hezbollah a donc sûrement eu l'accord de l'Iran pour envoyer ses combattants en Syrie, mais je ne pense pas qu'il l'ait fait sur ordre de l'Iran. Le Hezbollah a en effet gagné une grande autonomie politique, davantage que religieuse, concernant à la fois les affaires internes et régionales. La décision de s'impliquer dans le conflit syrien est aussi stratégique. Il est nécessaire d'avoir un voisin conciliant et ami, notamment pour faire transiter depuis l'Iran les armes nécessaires pour résister face à Israël, un combat qui demeure la raison d'être du Hezbollah.

En quoi l'intervention en Syrie a-t-elle eu un impact sur la vie des militants du Hezbollah, leurs pratiques et leurs conceptions du parti et de sa mission ?

Même si le conflit se déroule en Syrie et pas au Liban, il a ramené la guerre au Liban. Dans la société du Hezbollah, les attentats, le retour des corps, les blessés, les allers-retours des combattants, ont rendu la guerre à nouveau présente. Cela se sent dans l'angoisse au quotidien comme dans les check points qui quadrillent la banlieue sud de Beyrouth. Aujourd'hui, on est dans une société en guerre, matériellement, politiquement et subjectivement.

Peut-on quitter le Hezbollah une fois qu'on y est entré ?

Oui, on est libre de le faire, mais ce sera très difficile d'y revenir, et le coût est élevé parce que le parti devient une part essentielle de l'identité de ses membres et, qu'en outre, tout un réseau de sociabilités et de confiance disparaît alors, remplacé souvent par de la méfiance.



Hassan Nasrallah

Vous montrez à quel point la figure de Nasrallah est structurante pour le Hezbollah. Peut-on imaginer qu'il se disloque si celui-ci disparaît ?

Non, je ne crois pas. C'est vrai qu'il est un élément de cohésion et un symbole très fort et qu'il est très charismatique. J'ai vu des femmes pleurer rien qu'en le voyant. Mais contrairement à d'autres partis libanais, le rôle central du leader n'est pas lié à sa seule personnalité, mais aussi à ce que le parti construit autour de lui, que ce soit en publiant des biographies ou en entretenant la flamme à travers des images. Quand le précédent leader, Abbas Moussaoui, a été tué en 1992, personne ne pensait que son remplaçant pourrait être aimé comme il l'avait été. L'attachement au parti est plus fort que l'attachement à son chef.

L'étiquette « anti-impérialiste » accolée au Hezbollah est-elle juste ?

Non, c'est un mouvement anti-impérialiste en ce sens qu'il est contre la politique des États-Unis et d'Israël dans la région. Mais le Hezbollah, au niveau économique, est libéral et n'est pas du tout socialiste, ni anticapitaliste.

Directeur de la publication : Edwy Plenel

Directeur éditorial : François Bonnet

Le journal MEDIAPART est édité par la Société Editrice de Mediapart (SAS).

Durée de la société : quatre-vingt-dix-neuf ans à compter du 24 octobre 2007.

Capital social : 28 501,20€.

Immatriculée sous le numéro 500 631 932 RCS PARIS. Numéro de Commission paritaire des publications et agences de presse : 1214Y90071 et 1219Y90071.

Conseil d'administration : François Bonnet, Michel Broué, Laurent Mauduit, Edwy Plenel (Président), Sébastien Sassolas, Marie-Hélène Smiéjan, Thierry Wilhelm. Actionnaires directs et indirects : Godefroy Beauvallet, François Bonnet, Laurent Mauduit, Edwy Plenel, Marie-Hélène Smiéjan ; Laurent Chemla, F. Vitrani ; Société Ecofinance, Société Doxa, Société des Amis de Mediapart.

Rédaction et administration : 8 passage Brulon 75012 Paris

Courriel : contact@mediapart.fr

Téléphone : + 33 (0) 1 44 68 99 08

Télécopie : + 33 (0) 1 44 68 01 90

Propriétaire, éditeur, imprimeur : la Société Editrice de Mediapart, Société par actions simplifiée au capital de 28 501,20€, immatriculée sous le numéro 500 631 932 RCS PARIS, dont le siège social est situé au 8 passage Brulon, 75012 Paris.

Abonnement : pour toute information, question ou conseil, le service abonné de Mediapart peut être contacté par courriel à l'adresse : serviceabonnement@mediapart.fr. ou par courrier à l'adresse : Service abonnés Mediapart, 4, rue Saint Hilaire 86000 Poitiers. Vous pouvez également adresser vos courriers à Société Editrice de Mediapart, 8 passage Brulon, 75012 Paris.